

A full-body portrait of Usain Bolt against a bright yellow background. He is wearing a black zip-up hoodie with gold stripes on the sleeves and a small gold logo on the chest. He is also wearing black pants, a gold chain with a pendant, and a black watch on his left wrist. He has a serious expression and is looking directly at the camera.

USAIN BOLT

PLUS RAPIDE QUE L'ÉCLAIR
MA BIOGRAPHIE

ARTHAUD

Extrait de la publication

« Je vis pour ces grands moments.

Donnez-moi un challenge, un objectif, un combat
et quelque chose se passe - je me révèle.
Mes foulées s'allongent, mon corps se déplace plus vite.
Lancez-moi un défi et je le relève.

Je gagne des courses et pulvérise les records
depuis l'âge de 15 ans, mais pour y arriver,
je me suis toujours battu.

J'ai dû surmonter de nombreuses blessures,
me reconstruire après un accident de la route
et résister à la pression.

J'ai remporté six médailles d'or olympiques
et huit titres de champion du monde
parce que je suis toujours là au moment décisif.
C'est comme ça que je suis devenu
l'homme le plus rapide du monde.

Voici mon histoire. »



ARTHAUD

Usain Bolt
Plus rapide que l'éclair
autobiographie

DANS LA MÊME COLLECTION

Isabelle Autissier, *Chroniques au long cours*

Felix Baumgartner, *Ma vie en chute libre*

Jean Béliveau, *L'Homme qui marche*

Géraldine Danon, *Le Continent inconnu*

Philippe Frey, *Passion désert*

Yves Jean, *Les Victoires de Poulidor*

Reinhold Messner, *Ma voie*

Traduit de l'anglais par Patricia Jolly

Usain Bolt
Plus rapide que l'éclair
autobiographie

En collaboration avec Matt Allen

ARTHAUD

Version originale publiée par Harper Collins Ltd
sous le titre *My Autobiography*
© Usain St Leo Bolt 2013

© Flammarion, Paris, 2014
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-3394-9

Sommaire

1. Né pour courir	9
2. Conduis-toi en champion	19
3. Mon pire ennemi	39
4. Alors que les simples mortels tremblent, une superstar se surpasse dans les grands moments	59
5. Vivre vite	79
6. Un cœur de champion, un mental d'acier	99
7. La découverte du point de non-retour	125
8. Souffrance ou gloire	147
9. L'heure c'est l'heure	169
10. Fais-toi plaisir, maintenant	189
11. L'économie de la victoire	207
12. L'avertissement	227
13. L'ombre d'un doute, des regrets éternels	249
14. Mon heure	269
15. Je suis une légende	293
16. À fond jusqu'en Russie... et au-delà	309
<i>Annexe</i>	321
<i>Glossaire</i>	331
<i>Remerciements</i>	333

1

Né pour courir

*Autoroute 2000, Vineyard Toll, Jamaïque,
29 avril 2009*

Je me suis furieusement agrippé au volant quand le coupé BMW M3 s'est retourné une, deux, trois fois. Le toit de la voiture a rebondi sur la route mouillée, et nous avons atterri dans le fossé. Le pare-brise a explosé, l'airbag s'est déployé. « Bang ! » Le capot s'est transformé en accordéon en heurtant le sol avec fracas. Le calme était revenu quand j'ai compris ce qui venait de se produire. Un calme étrange, comme les secondes de tension et d'impatience qui précèdent le départ d'une course de grand championnat.

« Chuuuutt ! » Seuls la pluie battante et le tic-tac du clignotant encore en état de fonctionner rompaient le silence. Dans le fossé, ma voiture était toute cabossée et un nuage de fumée s'échappait du moteur.

Le stress peut profondément affecter l'esprit. Je savais que quelque chose ne tournait pas rond, mais il m'a fallu une ou deux secondes pour réaliser que j'étais cul par-dessus tête, seulement retenu à mon siège par ma ceinture de sécurité. C'était si étrange de tâter mon corps à la recherche d'éventuelles blessures : la tête, les jambes, les pieds... Heureusement,

je n'ai pas ressenti la moindre douleur quand j'ai étiré et soigneusement fait jouer mes muscles de la tête aux pieds.

« Bon, ai-je pensé. Tout va bien. »

Une fraction de seconde, l'accident s'est rejoué dans ma tête. L'horreur... Je conduisais à travers la campagne, accompagné de deux amies de Kingston. Manchester United disputait ce jour-là une demi-finale de Ligue des champions, et j'avais tellement envie de regarder le match à la télé que lorsque nous nous sommes retrouvés sur les routes de campagne qui mènent à Trelawny, chez moi, je ne pensais qu'au coup d'envoi. J'ai pris quelques risques ; par moments, j'appuyais un peu trop sur l'accélérateur. À un moment, une voiture venant d'en face avait doublé une camionnette ; le conducteur avait dû faire une embardée pour nous éviter de justesse.

J'ai aussitôt jeté un coup d'œil à ma voisine assise sur le siège passager. Elle dormait presque.

« Comment peut-on être si détendu sur des routes comme celles-là ? » ai-je pensé.

Remarquant qu'elle n'avait pas attaché sa ceinture de sécurité, je lui ai donné un coup de coude pour la réveiller.

« Hé, si tu dors, attache-toi au moins, lui ai-je conseillé. Si je freine brutalement, tu vas embrasser le pare-brise. »

Après les routes secondaires, nous avons pris l'auto-route 2000, à l'ouest de Kingston. Les routes jamaïcaines sont bonnes, et je prenais plaisir à entendre le vrombissement du moteur, à sentir la vague d'énergie qui se propageait dans mes roues, quand soudain un éclair a lézardé le ciel juste au-dessus de nous. Un puissant coup de tonnerre a retenti. C'était un gros orage tropical.

« Whoosh ! » La pluie s'est soudainement mise à tomber en martelant les vitres. J'ai mis en marche les essuie-glaces et freiné un peu ; je sentais la vitesse baisser légèrement. Mes pneus ont chuinté dans une énorme flaque d'eau sur la route.

En cas de pluie, je ralentis généralement. Ma voiture était un cadeau d'un de mes sponsors en récompense de mes trois titres olympiques de 2008, et je venais de suivre des leçons de conduite sur le célèbre circuit automobile de Nürburgring, en Allemagne, pour apprendre à maîtriser son puissant moteur. Je savais que si je rétrogradais sur une surface lisse, la compression de la voiture me ralentirait naturellement. En revanche, enfoncer la pédale de frein bloquerait les roues et risquerait de m'envoyer en tête-à-queue. J'ai donc rétrogradé et placé le pied gauche sur le côté. J'étais pieds nus – je préfère conduire comme ça. Le correcteur électronique de trajectoire se trouvait à côté de ma jambe, et il s'était produit une chose étrange quelques jours auparavant. En bougeant sur mon siège, j'avais accidentellement poussé le bouton, et les pneus avaient perdu un peu d'adhérence sur le goudron. Cette fois, distrait par la pluie, sur l'autoroute, j'ai commis la même erreur. Sans m'en apercevoir, je l'ai éteint. Enfin, je pense que c'est ce qui s'est passé, car ça s'est terminé par un monstrueux accident qui a failli me coûter la vie.

J'ai senti la voiture vibrer ; sa carrosserie semblait trembler à cent trente kilomètres à l'heure.

« Hmm, ça ne me dit rien qui vaille », ai-je pensé.

J'ai regardé le compteur. « Trop vite. »

127... 125... 123...

L'adrénaline m'a brutalement submergé, annonciatrice d'un événement tragique. Cette vibration, ce léger tremblement de la voiture signifiait que j'avais perdu

le contrôle. Je ne conduisais plus, je faisais du ski nautique.

122... 120... 119...

« Mais ralentis ! »

Un camion arrivait en face, ses roues aspergeant les deux côtés de la route comme des lances à incendie. Il allait vite et nous a frôlés ; un autre véhicule le suivait. « Bang ! » En l'espace d'un instant, l'arrière de ma voiture s'est retrouvé devant, et, glissant sur le goudron comme un palet de hockey sur glace, je ne contrôlais plus rien. J'étais totalement impuissant. J'ai senti mon corps couler au fond du siège ; la force G me secouait de gauche à droite. Ma voisine s'était réveillée. Ses yeux étaient écarquillés par la peur, elle hurlait.

« Aaaaaahhhhh ! »

La voiture a traversé la route et nous a entraînés dans le décor à toute allure. C'est affreux de regarder l'autoroute disparaître et le fossé s'apprêter à vous avaler. J'ai tout de suite compris comment ça allait finir. J'ai mis une main au plafond pour amortir l'impact, tentant désespérément de reprendre le contrôle du volant avec l'autre.

« Ça y est ! Ça y est ! Oh, mon Dieu... C'est fini ? »

J'étais terrifié à l'idée que la voiture puisse faire des tonneaux.

« S'il vous plaît, pas de tonneaux, ai-je pensé. Pas de tonneaux... »

Nous avons fait des tonneaux.

C'était le monde à l'envers. J'étais ballotté comme un maillot d'athlétisme dans un lave-linge, en plein cycle d'essorage. « Les arbres, le ciel, la route. Les arbres, le ciel, la route... » Et « smash », nous avons atterri dans le fossé. Tout est parti vers l'avant, je me suis retrouvé tête en bas. Les airbags se sont déclenchés, tout un bazar a été bruyamment projeté dans la

Né pour courir

voiture : des clés, de la petite monnaie, des téléphones portables... Puis un étrange silence s'est imposé, un calme effrayant troublé par le seul tic-tac du clignotant et le son des trombes d'eau à l'extérieur.

J'étais en vie. Nous l'étions tous. De justesse.

« Bon, tu es entier », ai-je pensé en donnant un grand coup dans la portière pour l'ouvrir.

Dieu seul savait comment et pourquoi.

*

Parfois, les gens expliquent l'avoir échappé belle ou parlent d'expérience de mort imminente, et comme cela change à jamais leur façon de penser. Mon accident sur l'autoroute 2000 fait partie de ces moments-là ; je n'ai plus jamais considéré la vie de la même manière ensuite. Nous avons survécu. Mais comment ? Sortir vivant de cet accident était une gageure, surtout après avoir fait trois tonneaux.

Tout le monde connaît mon goût pour la vitesse et les moteurs puissants, mais je ne m'attendais pas à ce que cela manque de m'ôter la vie. Dans les heures qui ont suivi l'accident, j'ai éprouvé la série d'émotions classiques chez le conducteur survivant. Il y a eu la culpabilité vis-à-vis de mes amies souffrant de bosses, de bleus et du coup du lapin. J'ai ressenti le frisson dans le dos qui accompagne la pensée qu'on a défié la mort, alors que les images du désastre défilaient dans ma tête. Je conduisais vite, je ne contrôlais plus mes roues et, à plus de cent dix kilomètres à l'heure, je m'étais retourné et j'avais atterri dans un fossé.

Objectivement, j'aurais dû être mort. « Un athlète d'exception fauché dans la fleur de l'âge. » Un gros titre de presse épouvantable, au retentissement mondial...

« L'homme le plus rapide du monde est mort ! »
« Voici comment un champion olympique et recordman

du monde du 100 mètres, du 200 mètres et du 4 × 100 mètres a vécu vite et est mort jeune ! »

Je m'en étais tiré miraculeusement. Pas une blessure, pas même un bleu ni une marque sur le corps, hormis quelques échardes. Plusieurs longues épines avaient déchiré la chair de mes pieds nus lorsque je m'étais extirpé de l'épave, et les coupures étaient assez profondes, mais ces plaies semblaient un moindre mal comparé à ce qui aurait pu se passer.

« Incroyable ! », me suis-je dit alors qu'on me ramenait de l'hôpital ce jour-là. Je n'avais pas une bosse, comment était-ce possible ?

Quelques semaines plus tard, alors que je mesurais l'horreur de la situation en regardant la photo de ma voiture cabossée postée sur Internet, j'ai compris une chose. *Une chose très importante.* J'ai pris conscience que quelqu'un m'avait sauvé la vie. Pas le concepteur de mon airbag ou de ma ceinture de sécurité. Non. Une puissance supérieure m'avait accordé de rester en vie. Dieu tout-puissant.

J'ai considéré cet accident comme un message d'en haut. Comme le signe que j'avais été choisi pour devenir l'homme le plus rapide du monde. Ma théorie était que Dieu avait besoin de moi en forme et en bonne santé pour suivre le chemin qu'il m'avait tracé. Il m'avait programmé des années auparavant alors que je gambadais, enfant, dans la forêt jamaïcaine. J'ai toujours cru que les choses arrivent pour une raison, car ma mère est très croyante. Ma foi s'est développée à mesure que je grandissais, aussi ai-je pris cet accident comme un avertissement. Un signe visible, comme une énorme enseigne lumineuse.

« Hé, Bolt ! y lisait-on. Je t'ai fait don d'un super-talent et des records du monde qui vont avec, et je vais veiller sur toi. Mais tu dois y mettre du tien. Conduis prudemment. Fais attention à toi. »

Né pour courir

L'homme d'en haut avait raison. Il m'avait fait un don, et il m'appartenait d'en tirer le meilleur parti. Dieu m'avait ouvert les yeux ; Il était dans mon camp. Il m'avait envoyé sur terre pour courir – *et plus vite que tout autre athlète ne l'avait jamais fait*. Ça, c'était une vraie bonne nouvelle.

2

Conduis-toi en champion

Je vis pour les grands championnats ; c'est là que je me révèle totalement. Lors d'une course normale, je suis très motivé, j'ai envie de gagner parce que je suis un pur compétiteur, mais le véritable désir et la passion ne sont pas complètement là. Mentalement, je ne suis jamais aussi déterminé qu'au cours d'un grand rendez-vous. J'arrive alors à mobiliser une énorme combativité qui me pousse à devenir champion olympique ou recordman du monde, alors que, dans ma vie quotidienne, je suis un gars tranquille.

Qu'on me donne une arène, un combat à mener, un défi à relever, et quelque chose de différent se produit. *Je me révèle*. Je marche en me tenant plus droit, je me déplace une fraction de seconde plus vite. Je serais capable de – « Pop ! » – me claquer un muscle pour gagner une de ces courses. Face à un défi comme un titre olympique ou un adversaire féroce comme le sprinteur américain Tyson Gay, je me surpasse, j'ai les crocs.

J'ai vécu mon premier grand défi à l'école primaire Waldensia, à Sherwood Content, un village de la paroisse de Trelawny.

J'étais un garçon de huit ans dégingandé, débordant d'énergie et toujours à la recherche de nouveaux

amusements. Bizarrement, alors que je passais mon temps à courir dans tous les sens, mes dispositions pour l'athlétisme n'ont été identifiées que lorsqu'un de mes enseignants – M. Devere Nugent, un pasteur fou de sports scolaires – m'a repéré. J'étais déjà rapide et j'adorais le cricket, mais je n'avais jamais pensé pouvoir tirer parti de ma vitesse autrement qu'en étant un lanceur. Un après-midi, alors qu'on faisait des séries de lancers sur le terrain de l'école, M. Nugent m'a pris à part. Une journée du sport scolaire se profilait et il voulait savoir si j'y courrais le 100 mètres.

« Peut-être », ai-je répondu dans un haussement d'épaules.

En Jamaïque, dès le cours préparatoire, tout le monde faisait du sport et disputait des courses, mais je n'étais pas le plus rapide de l'école, à cette époque. À Waldensia, Ricardo Geddes me battait toujours sur les sprints courts. Nous courions l'un contre l'autre dans la rue ou sur les terrains de sport pour nous amuser, et, bien qu'il n'y ait aucun enjeu, mon esprit de compétition me faisait prendre chacune de ces courses très au sérieux. Chaque fois qu'il me battait, j'étais très en colère et parfois même je pleurais.

« Yo, c'est insupportable ! », gémissais-je lorsqu'il me coiffait sur le fil.

Mon principal problème, déjà, était mon départ. M'extraire de la position « à vos marques » me prenait un temps fou. Bien que je sois alors trop jeune pour saisir la mécanique d'une course, je voyais bien que ma grande taille me désavantageait sérieusement. Je mettais plus de temps à sortir des starting-blocks imaginaires qu'un gosse plus petit. Une fois mon rythme trouvé, je rattrapais toujours Ricardo si nous courions un 150 mètres, mais, sur un 60 mètres, je n'avais aucune chance.

M. Nugent n'était pas d'accord.

Conduis-toi en champion

« Tu pourrais être un sprinteur », m'a-t-il dit un jour. Incrédule, je l'ai ignoré.

« Tu as vraiment de la vitesse dans tes courses d'élan, a-t-il insisté. Tu es rapide, très rapide. »

Je n'étais pas convaincu. En dehors de mes courses contre Ricardo, l'athlétisme ne m'avait jamais intéressé. Mon père, Wellesley, était fou de cricket, ainsi que tous mes amis. Bien sûr, on ne parlait que de ça entre nous. Tout le monde à l'école se fichait du 100 mètres ou du saut en longueur qui ne passionnait que les gens plus âgés à Trelawny. Courir vite n'était à mes yeux qu'un atout pour éliminer les batteurs au cricket, tout comme ma taille et ma force.

Mais M. Nugent avait plus d'un tour dans son sac. Il m'a motivé avec une carotte.

« Bolt, si tu bats Ricardo à la course de la journée du sport scolaire, je t'offre un panier-repas », m'a-t-il proposé, sachant que le meilleur moyen de convaincre un garçon était de s'adresser à son estomac.

C'était du sérieux ! Un panier-repas, c'était une affaire ; ça signifiait du poulet mariné, des patates douces rôties, du riz et des pois. D'un seul coup, il y avait un enjeu, la perspective d'une récompense. Cette pensée était aussi excitante que le frisson de participer à un championnat. J'étais soudain pris en considération. Deux stars de l'école primaire Waldensia allaient s'affronter, et rien ne m'empêcherait de gagner.

« Dans ce cas, d'accord, monsieur Nugent », ai-je répondu.

Pour cette journée du sport scolaire, la piste de l'école était une simple bande d'herbe bosselée divisée en couloirs par des lignes noires, chacune de ces lignes ayant été tracée en brûlant le gazon avec de l'essence enflammée. Waldensia était une école primaire de campagne comme tant d'autres ; un alignement de petits bâtiments de plain-pied posés en haut d'une colline,

dans une clairière au milieu de la forêt tropicale. Les cocotiers et la brousse encerclaient le terrain, les classes étaient couvertes de toits en tôle ondulée et leurs murs arboraient des couleurs vives – rose, bleu et jaune. Il y avait des terrains de sport avec des poteaux de football et un grand terrain de cricket ; une cabane indiquait la ligne d'arrivée de la piste de course. Le jour de cette fameuse course, j'avais le sentiment que l'école entière était au bord de la piste pour m'encourager.

Mon cœur battait à tout rompre, j'avais l'impression de participer à une finale olympique. Lorsque M. Nugent a crié « Partez ! », il s'est produit en moi quelque chose d'incroyable. Je me suis redressé rapidement et j'ai littéralement volé sur la piste, galvanisé par l'excitation de concourir à un championnat pour la première fois de ma vie. J'ai d'abord entendu Ricardo derrière moi. Il respirait fort, mais je ne le voyais pas du coin de l'œil et, grâce à nos courses de rue, je savais que c'était bon signe. À mesure que les mètres défilaient, je ne l'entendais plus du tout. Mieux encore. Mes foulées plus longues m'avaient donné une confortable avance, j'étais hors de portée. Ricardo était bien loin. J'ai franchi la ligne d'arrivée très loin devant lui. Et voilà. J'avais gagné ma première course importante.

« Bang ! » Gagner a déclenché une explosion en moi. J'étais submergé de joie, de liberté, de plaisir. Franchir la ligne en tête était une sensation formidable, surtout dans un cadre aussi prestigieux que celui de la journée du sport scolaire, un événement qui faisait officiellement de moi le gamin le plus rapide de Waldensia. Pour la première fois, l'effervescence d'une vraie compétition m'avait forcé à me dépasser. Les records du monde et les médailles d'or étaient encore loin, mais ma course contre Ricardo avait été une véritable étape. J'étais un champion, et, comme je m'écroulais sur le

Conduis-toi en champion

sol au bout de mon couloir, j'étais sûr d'une chose : être numéro un, c'était génial.

*

Il y a une vieille photo chez moi qui m'amuse chaque fois que je la regarde. Elle me représente, enfant. Je dois avoir sept ans, et je suis dans la rue à côté de ma mère, Jennifer. Je suis déjà presque aussi grand qu'elle. J'ai fière allure dans mon jean noir moulant et mon tee-shirt rouge. Je suis accroché à la main de maman, serré contre elle, et mon regard semble dire : « Touche-moi, et tu auras affaire à elle. » C'était le bon temps.

À l'époque, j'étais un petit garçon à sa maman. Je le suis resté, et il n'y a que ce qui attriste ma mère qui puisse me faire pleurer. Je déteste la voir bouleversée. Mon père et moi avons toujours été proches, je l'adore. Mais j'ai un lien particulier avec ma mère, sans doute parce que je suis son seul enfant et qu'elle m'a pourri-gâté.

Notre maison se trouvait à Coxearth, un petit village proche de l'école primaire de Waldensia et de Sherwood, vraiment magnifique, niché dans les arbres luxuriants et les buissons sauvages. La région était très peu peuplée ; une ou deux bâtisses toutes les centaines de mètres. Notre ancienne maison – un simple bâtiment de plain-pied – était louée par mon père. Le rythme de vie était extrêmement tranquille. Les voitures passaient rarement, et la route semblait toujours déserte. Ce qui se rapprochait le plus d'un embouteillage à Coxearth, c'était lorsqu'un ami s'arrêtait dans la rue pour vous faire signe.

La région était si isolée qu'on l'avait baptisée Cockpit Country ; elle avait été un bastion d'esclaves marrons qui s'étaient échappés et réfugiés là dans les années 1700.

Ils l'utilisaient comme base et attaquaient les forts anglais tout au long de l'ère coloniale. Sans ce passé violent, Coxeath et Sherwood Content seraient restés des lieux paradisiaques. Le temps était toujours radieux, et le soleil chaud, même lorsque le ciel grisait légèrement. Je me souviens que là-bas nous appelions la pluie le « soleil liquide ».

Malgré le climat, les touristes s'aventuraient rarement jusque chez nous. Tous les guides répètent la même chose : « Yo, on peut seulement y aller en voiture, et la route est assez dangereuse. Elle serpente à travers une végétation dense sur une piste pleine de nids-de-poule. D'un côté coule une rivière au cours rapide, de l'autre, elle est bordée par les arbres et la jungle, et des poulets dingues peuvent débouler à tout moment. Alors attention ! À environ une demi-heure, vous trouverez Coxeath, un petit bled dans la vallée... »

Franchement l'endroit vaut le détour. C'est mon paradis.

Mon comportement durant toute mon enfance explique pourquoi je suis devenu une légende olympique. J'étais toujours prêt pour l'aventure, même entre les quatre murs de ma propre maison. Dès que j'ai su marcher, je dévastais tout sur mon passage, j'étais le gosse le plus hyperactif du monde. Pourtant, personne n'aurait imaginé cela, car, à la naissance, j'étais un « énorme » bébé de quatre kilos trois cents. Je pesais si lourd que papa m'a raconté qu'une des infirmières de l'hôpital en avait plaisanté.

« Mon Dieu, cet enfant a l'air d'avoir déjà vécu longtemps », avait-elle dit en me soulevant dans ses bras.

Si mon gabarit a été le premier don de Dieu, le deuxième était sans aucun doute mon énergie inépuisable.

Conduis-toi en champion

J'étais vif, je n'arrêtais pas de bouger et, dès que j'ai pu marcher à quatre pattes, je n'avais de cesse d'explorer et d'escalader. Pas un canapé qui ne m'ait résisté, pas un placard qui ne m'ait semblé hors de portée. J'ai rapidement transformé les plus beaux meubles de la maison en portique. Je ne tenais pas en place. Je trouvais toujours quelque chose à faire en grim pant partout. J'étais bien plus dynamique que mes parents ne pouvaient le supporter. Probablement après que je me fus cogné la tête ou que j'eus atterri contre une porte pour la énième fois, ils m'ont emmené chez le médecin pour savoir ce qui n'allait pas.

« Ce garçon n'arrête pas de remuer, râlait mon père. Il a trop d'énergie ! Quelque chose doit clocher en lui. »

Le toubib leur a expliqué que je souffrais d'hyperactivité et qu'il n'y avait rien à faire. « Ça passera avec le temps », leur a-t-il dit. Mais j'imagine que ça a parfois été dur pour eux, épuisant même, et personne ne comprenait d'où je tenais cette vivacité. Ni ma mère ni mon père n'étaient athlètes dans leur jeunesse. Bien sûr ils couraient à l'école, mais pas au niveau que j'ai atteint ; et la seule fois où j'ai vu l'un d'eux sprinter, c'est le jour où ma mère a coursé une volaille dans la rue après qu'elle se fut enfuie de la cuisine en embarquant le poisson prêt pour le dîner. Waouh ! Regarder ma mère ce jour-là, c'était comme observer Michael Johnson – champion olympique du 200 et du 400 mètres en 1996 – labourer la piste.

Maman a poursuivi la poule jusqu'à ce qu'elle lâche le poisson et disparaisse dans les bois, en craignant pour ses plumes. Je dis toujours en plaisantant que je tiens mon gabarit de mon père (il mesure plus de un mètre quatre-vingts et est aussi mince que moi), mais ma mère m'a donné tout le talent dont j'avais besoin.

Le rythme de vie à Trelawny convenait à mes parents. Tous deux originaires de la campagne, ils

n'auraient pas pu vivre dans un lieu trop mouvementé comme Kingston, mais ils travaillaient dur. Pas le genre à lever le pied une seconde. Mon père, par exemple, était chef d'équipe dans une entreprise de torréfaction locale. La région de Windsor, à quelques kilomètres au sud de Coxeath, produisait beaucoup de café. Son boulot consistait à s'assurer que le café était bien réparti dans les usines du coin. Il se levait toujours très tôt, se déplaçant d'un bout à l'autre du pays. La plupart du temps, il rentrait tard le soir. Parfois, quand j'étais vraiment petit et que je me couchais avant six ou sept heures du soir, je ne le voyais pas pendant des jours parce qu'il passait son temps à travailler. S'il rentrait tôt, je m'endormais plus vite.

Ma mère avait les mêmes valeurs que lui quant au travail. Elle était couturière et la maison débordait de tissus, d'aiguilles et de fil. Tout le monde au village venait chez nous pour faire retoucher des vêtements, et, lorsqu'elle n'était pas en train de me nourrir ou de me faire descendre des rideaux, elle passait son temps à reprendre, filer du coton ou recoudre des boutons. Plus tard, quand j'ai été un peu plus vieux, j'ai commencé à l'aider et j'ai vite su coudre et assembler les tissus. Aujourd'hui, je sais quoi faire si je déchire ma chemise¹, même si je m'adresse encore à ma mère parce qu'elle a toujours su tout réparer : c'est elle qui réparait les appareils ménagers, comme le fer à repasser, par exemple. Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles j'étais si négligent quand j'étais enfant, car maman ne manquait jamais d'arranger tout ce que je détruisais dans la maison.

Je n'ai jamais connu la faim quand je vivais à Coxeath ; c'était une région agricole fertile. Il y avait

1. Sérieusement, j'en achèterais plutôt une neuve.

Conduis-toi en champion

des patates douces, des bananes, de la coca, des noix de coco, des baies, de la canne à sucre, des mangues, des oranges, des goyaves. Tout ça poussait autour de la maison ; ma mère n'allait jamais acheter de fruits et légumes au supermarché. C'était toujours la saison de quelque chose. Les bananes pendaient des arbres ; il n'y avait qu'à tendre le bras. Même si je n'avais pas un sou en poche, quand mon estomac gargouillait, je trouvais un arbre et j'en cueillais les fruits. Sans m'en apercevoir, je fonctionnais avec un régime tellement sain que mon corps s'emplissait de force et de bonnes choses.

C'est alors que j'ai commencé à m'entraîner.

La brousse de Coxeath était un terrain de jeu naturel. Je n'avais qu'à sortir de chez moi pour me dépenser. Partout, on pouvait jouer, courir ou grimper. Les bois offraient un programme d'entraînement parfait pour un futur athlète, avec leurs clairières et leurs parcours d'obstacles composés de troncs de cocotiers brisés. Pas question de traîner toute la journée devant des jeux vidéo comme le font certains enfants maintenant. J'adorais rôder, explorer et courir pieds nus aussi vite que je pouvais.

Ces forêts pouvaient sembler sauvages et dangereuses aux étrangers, mais elles étaient un endroit sûr pour grandir. Il n'y avait pas de criminalité, et la canne à sucre ne cachait aucune mauvaise surprise, même si les gens paniquaient quand un boa jaune jamaïcain – un serpent local et inoffensif – se glissait à l'intérieur de leur maison. Une fois, j'ai entendu parler d'un type qui en avait attaqué un avec une machette avant de jeter son cadavre dans la rue. Pour être certain que le serpent était bien mort, il lui avait ensuite roulé dessus en voiture avant de mettre le feu à sa dépouille. C'était ainsi qu'on luttait contre les nuisibles à Trelawny.

Usain Bolt, plus rapide que l'éclair

Je courais partout ; gambader et faire du sport, c'était tout ce qui m'intéressait. À l'âge de cinq ou six ans, je suis devenu dingue de cricket ; j'y jouais chaque fois que j'étais autorisé à sortir dans la rue. Dès que j'en avais la possibilité, je lançais ou je « battais ». Mes amis et moi utilisions des balles de tennis et nous passions des heures à lancer ces balles faites maison pour leur donner différents effets ; nous employions des pierres ou des morceaux de carton pour tracer nos terrains de fortune.

C'était sympa, mais ça ne dispensait pas des travaux domestiques. Nom d'un chien, même enfant, je devais vraiment travailler parfois ! Mon père craignait que je n'hérite pas de ses valeurs. Alors, dès que j'ai été assez grand, il a commencé à me charger de tâches simples, comme balayer. La plupart du temps, ça ne me gênait pas, mais si je me sauvais, il se mettait à râler.

« Oh, ce gosse est paresseux ! répétait-il. Il devrait aider davantage à la maison. »

En grandissant, je suis devenu plus fort : j'ai alors dû m'acquitter de tâches plus physiques, que je détestais. Nous n'avions pas l'eau courante à l'époque, et c'était moi qui charriais les seaux depuis le ruisseau tout proche jusqu'au jardin familial où nous stockions nos réserves dans quatre tonneaux. Chaque semaine, quand papa était là, j'avais ordre de les remplir et c'était une vraie corvée, car il fallait douze seaux pour qu'un seul tonneau soit plein, ce qui signifiait quarante-huit allers-retours à la rivière. C'était vraiment dur ; les seaux étaient lourds, j'aurais fait n'importe quoi pour être dispensé de les porter.

Finalement, j'ai trouvé un moyen d'éviter ces quarante-huit allers-retours fastidieux. J'ai commencé à prendre deux seaux à la fois, même si je peinais à rejoindre la maison. J'avais le sentiment de tricher, mais porter ces deux fichus seaux a contribué à mon

développement physique. Je sentais mes bras, mon dos et mes jambes se fortifier chaque semaine. Ces corvées ont rapidement développé mes muscles. Sans mettre les pieds dans une salle de musculation ni soulever des haltères, j'acquérais peu à peu une sacrée musculature. En fait, ma fainéantise me rendait « plus fort » physiquement. Je marchais, je grimpais et je courais partout, mais, en plus, le travail de la maison auquel mon père me contraignait me rendait plus puissant et plus costaud.

Le plus drôle, c'est que ma mère ne me forçait jamais à faire ce que je n'avais pas envie de faire, surtout si mon père n'était pas là. Je pouvais éviter la corvée d'eau si je me plaignais suffisamment, et il n'en savait jamais rien. Ses leçons de morale n'avaient lieu que si, rentrant du travail en avance, il me pinçait à tirer au flanc. Alors il récriminait. Il reprochait à ma mère de trop m'aimer – et je pense qu'il avait raison –, mais j'étais son enfant unique, et notre attachement l'un pour l'autre était très spécial.

Parfois, mon père était tout de même trop strict. Il n'aimait pas que je sorte de la maison et, s'il était là, il me forçait à rester à portée d'yeux pour jouer, en principe dans le jardin ; mais quand il partait travailler, ma mère m'autorisait à me promener librement. Cependant je n'étais pas stupide et, où que je sois, je guettais toujours le bruit de la moto de mon père, qui pétaradait en descendant la colline du village. Dès que je reconnaissais son moteur, je lâchais tout et je rentrais en courant le plus vite possible à la maison. J'arrivais souvent avant d'éveiller ses soupçons.

Parfois, je m'échappais pour jouer chez un copain qui habitait sur un bout de terrain éloigné de la rue qu'empruntait mon père lorsqu'il revenait du boulot. Guetter le bruit de sa vieille moto devenait plus difficile, mais j'avais plus d'un tour dans mon sac.

Usain Bolt, plus rapide que l'éclair

En quittant la maison, j'emmenais Brownie, notre chien. Et bien avant que nous entendions le vrombissement de la moto de papa, Brownie dressait les oreilles. C'était le signal qu'il fallait rentrer en courant. C'était aussi un avant-goût de ce que serait mon avenir.

« Écoute bien le signal... »

« Bang ! »

« Grouille-toi ! Cours ! Vite ! »

Mon premier entraîneur a été un chien. Brownie ! C'est idiot.

*

J'aimerais décrire ma famille. J'ai un demi-frère cadet, Sadiki, et une demi-sœur aînée, Christine. Nous avons tous une mère différente. Ça peut paraître bizarre à beaucoup de gens, mais c'est parfois ainsi dans les familles jamaïcaines. Mon père a eu des enfants avec deux autres femmes, et mes parents n'étaient pas mariés lorsque je suis né. Pourtant, ça n'a jamais été un problème pour ma mère, et quand Sadiki et Christine venaient à la maison à Coxearth, elle les accueillait comme ses propres enfants.

Même en grandissant et en comprenant les relations entre toutes ces personnes, notre situation familiale ne m'a jamais épouvané. Mes parents se sont finalement mariés quand j'avais douze ans, et la seule chose qui m'a mis en colère, c'est que je n'ai pas pu être le *ring boy*. Je voulais donner l'alliance à mon père le jour de la cérémonie ; je voulais participer, mais quelqu'un d'autre au village a eu ce rôle. Sûrement parce que j'étais trop jeune.

Ça ne m'a jamais gêné d'avoir des demi-frère et sœur ayant des mères différentes. Ça me semblait normal. De toute façon, notre famille est tolérante lorsqu'il s'agit de relations et d'amitiés. Nous ne sommes pas

des gens coincés. Lors de nos discussions, personne ne se retient de parler de sa vie intime. Je suis tellement proche de mes parents que je peux tout leur dire et aujourd'hui je sais que si je leur téléphone, il est parfois question de leur vie sexuelle, surtout lorsque mon père est là.

C'est fou. Je peux lui parler de n'importe quoi, du temps, de voitures, il finit toujours par me raconter ce qui se passe dans sa chambre à coucher. Je me souviens d'une fois où leur téléphone était sur haut-parleur. J'ai entamé la conversation par un « Eh papa, quoi de neuf ? », et il a commencé à parler de sa vie sexuelle.

« Salut Usain, a-t-il répondu. Tout va bien. Je vais bien, ta mère aussi – on ne fait plus que des galipettes maintenant... » C'était incroyable. Je ne voulais pas de cette image dans ma tête.

« Quoi ?! » ai-je répondu. Je voulais qu'il m'épargne les détails. « Aaaargh ! Maman, dis-lui d'arrêter ! »

J'entends des propos de ce genre depuis mon enfance. Parfois, des amis de mon père en route pour le travail juraient à pleins poumons ou lançaient des obscénités depuis leur voiture en passant devant la maison à six heures du matin.

La première fois que j'ai réalisé que tout n'était pas parfait dans la vie remonte probablement à ma première confrontation avec la mort. Mon grand-père maternel est décédé chez nous. Il a glissé sur le sol mouillé en transportant du bois dans la maison et s'est cogné la tête. Il est tombé dans les pommes. Ça s'est passé juste devant moi, mais je ne savais pas quoi faire lorsque je l'ai vu là, inanimé, inconscient. Je me suis senti impuissant. Je n'avais que neuf ans et j'ignorais les gestes de premiers secours. J'ai paniqué et je me suis précipité chez les voisins pour demander de l'aide, mais quand ils sont arrivés avec ma mère, on m'a expliqué

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EBNN000327.N001
Dépôt légal : janvier 2014